



## LE MAGISTÈRE DE SES VOYAGES

Dans le sentir apostolique de Maestra Tecla ont incisé les voyages à l'étranger, commencés en 1936 et poursuivis jusqu'à 1963: quatorze longs voyages par terre, par mer, par l'air. Si les premiers voyages portent la connotation de la stupeur et de la surprise, les successifs lui impriment toujours davantage dans le cœur le sens du salut vécu jusqu'à la souffrance. Elle écrivait depuis les Philippines en 1949:

Il m'est cher cette fois-ci de rappeler l'attention de toutes sur une pensée qui me fait tant impression en ce voyage: combien d'âmes il y a au monde qui ne connaissent et n'aiment pas le Seigneur! Il faut vraiment sortir un peu de notre coquille pour nous persuader de cette triste réalité!... Lorsqu'on lit les statistiques: tant de millions d'hommes... c'est vite dit. Mais les voir, ne serais-ce que passer seulement dans leurs terres comme nous l'avons fait, voir dans ces villes un fourmillement de gens... quelle impression! Nous, appelées à un apostolat si vaste à embrasser le monde, devons sentir le besoin d'aider tous ces frères, eux aussi fils de Dieu, nous devons leur faire du bien, contribuer à leur salut: avec la prière et avec l'apostolat. Nous devons, comme nous le disons dans la prière à la Reine des Apôtres, «sentir les besoins de la pauvre humanité»: de l'Asie toute, de l'Afrique, des Amériques, de l'Océanie, de l'Europe... Je voudrais que toutes les Filles de Saint Paul sentent cet amour aux âmes.

Ce serrement au cœur se transforme en prise de conscience que «le monde entier est pour nous champ d'apostolat. Nous devons aimer tous pour faire du bien à tous» (VPC 153).

Dans ses voyages elle réfléchit et s'enrichit venant au contact avec diverses cultures. A son retour elle communique ce qu'elle a *appris* car, elle dit, il y a toujours à cueillir quelque chose de nouveau, peut-être une simple idée qui en temps opportun pourra mûrir en œuvres d'apostolat (cf. VPC 38, 39, 45, 126).

Elle aimait parler des différents pays: mœurs, habitudes, climat, beautés naturelles. Mais elle soulignait avec souffrance les grandes misères morales. Elle disait: «Si ces multitudes pouvaient connaître le Seigneur!». Et elle concluait avec conviction, exhalant une respiration profonde: «Pourtant nous devons le faire connaître! ... Oh, si je pouvais imprimer des sœurs comme on imprime les livres!».

Son dernier voyage en Orient, en 1962, fut pour elle occasion de joie mais aussi de souffrance: joie parce qu'elle constatait le développement de la Congrégation; et souffrance, parce qu'elle comprenait les nécessités de l'Église et l'impossibilité d'arriver à tous et vite.

Pendant qu'elle est à Taipei elle note sur son carnet personnel: «Qu'elle peine de voir ces pauvres gens sacrifiées à travailler dans l'eau... Presque la totalité est païenne ou bouddhiste. Seigneur, pitié de ces gens, elles ne te connaissent pas, elles ne t'aiment pas». Peu de jours après, depuis Nagoya (Japon) elle continue la même prière: «Combien d'âmes ne te connaissent pas encore ô mon Dieu! Quelle peine! Envoie beaucoup de vocations pour te faire connaître et aimer».

Cette "peine" pour les âmes qui n'aiment pas Dieu et ne le connaissent pas fut la poussée qui la conduisit à infuser un grand esprit apostolique en toutes les sœurs.

Une décisions, révélatrice de son esprit missionnaire: au mois d'octobre 1963, il s'agissait d'ouvrir une maison en Bolivie. Mais on se demandait comment on aurait pu exercer l'apostolat des éditions dans une nation où la majorité des personnes étaient analphabètes. La Prima Maestra posa le point ferme:

Si la majorité des gens ne sait pas lire, on fera du bien à travers les images et les disques. Mais là aussi il est nécessaire d'ouvrir un centre d'apostolat. Là aussi il faut faire connaître le Seigneur. Même en Bolivie il faut, en quelques façons, divulguer l'Évangile!